



La forteresse en ligne de mire

Regard d'archéologue sur le château médiéval,
des fondations aux élévations.

Par Nicolas Prouteau Photos Marc Deneyer



Le château
de Marmande
à Vellèches,
au nord
de la Vienne.

Longtemps relégué à une fonction uniquement défensive, le château médiéval possède des fonctions, des formes et des symboliques si diverses en fonction des régions et des périodes qu'il est bien difficile d'en dresser un portrait homogène et uniforme. Le château est un élément majeur de la compréhension du monde médiéval et il s'est constitué comme objet d'étude à part entière depuis une vingtaine d'années. Étudier une forteresse ou une enceinte urbaine, c'est retracer l'histoire de son édification, sa vie quotidienne, ses transformations mais aussi son abandon. L'archéologie du bâti, créée dans les années 1980, a permis d'apporter un nouveau regard sur la façon dont les édifices religieux, civils et militaires ont été érigés et occupés. Les archéologues du bâti «décortiquent» le monument en s'attardant aussi bien sur l'implantation du site, les structures fixes (fondations, sols, murs, portes, charpentes, etc.) ou temporaires (échafaudages), les matériaux et leur mise en œuvre, les outils et plus largement l'organisation technique et sociale du chantier de construction.

AUTOPSIE DES MURAILLES

S'il est un instrument de fouille archéologique qui retient l'attention du public, c'est bien le pinceau. Pourtant, l'archéologue fait appel à une palette d'outils et d'instruments variés : pioche, pelle, rasette et truelle. Que ce soit pendant les fouilles préventives menées dans l'urgence et préalables à la construction d'une zone commerciale dans un secteur sensible par exemple, ou durant les fouilles programmées suivant un programme scientifique sur plusieurs années, la truelle demeure souvent la meilleure amie de l'archéologue. Les pinceaux et outils de dentiste sont surtout réservés pour la fouille fine, notamment pour les sépultures. Les méthodes de fouilles des sous-sols ont progressé depuis une cinquantaine d'années depuis les carrés de fouilles d'Alison Wheeler aux sondages par

tranchées et paliers, et aujourd'hui à la fouille en aire ouverte dite de Harris, développée en France grâce à l'archéologie préventive. Cette dernière méthode permet de fouiller une à une les couches dans l'ordre inverse de leur dépôt. La stratigraphie (étude de la stratification) est enregistrée et dessinée couche par

Nicolas Prouteau est maître de conférences en archéologie médiévale à l'université de Poitiers et directeur adjoint du CESCO (UMR 7302 du CNRS). Ses recherches portent sur les fortifications et résidences aristocratiques, la figure de l'architecte et les chantiers de construction au Moyen Âge.



couche sur le papier. Pratiquer l'archéologie du bâti, c'est appliquer les méthodes de l'archéologie du sous-sol à des édifices en élévation, en dépassant ce seuil psychologique de «la frontière du bitume». L'archéologue du bâti, «docteur ès pierres», réalise une véritable autopsie des murailles en établissant une stratigraphie verticale du bâtiment, des fondations aux élévations. Chaque strate de la construction reçoit une unité stratigraphique (une US, correspondant à un numéro). Les coupes stratigraphiques sur le terrain et les diagrammes stratigraphiques deviennent en quelque sorte les «cartes d'identité» du site fouillé et de l'élévation étudiée. Cette méthode permet en effet de comprendre



la façon dont le site a été stratifié/occupé et de dégager des séquences chronologiques (appelées aussi états). Les progrès importants réalisés dans le domaine des techniques de scanner-laser 3D, de la datation au radiocarbone ou encore de la pétrographie des liants sont très prometteurs et apportent des informations inédites sur les facteurs environnementaux et anthropiques de la construction médiévale.

«LE NEZ SUR LA PIERRE»

Dans bon nombre de cas, l'archéologie et celle du bâti d'un château sont indissociables de son étude historique, architecturale et de l'analyse du terroir sur lequel il est

implanté. Les chercheurs qui étudient un monument vont donc faire appel aussi bien aux sources historiques, comptes de construction, cadastres, enluminures, photographies anciennes qu'aux dossiers de restaurations. Cette forme d'archéologie s'est développée dans le mouvement des restaurations de monuments historiques, notamment par le biais des études préalables mises en place progressivement depuis trente ans. C'est grâce à une étroite collaboration avec les conservations régionales des monuments historiques et les services régionaux de l'archéologie que la recherche dans ce domaine s'est développée et a confirmé ses intuitions. La recherche archéologique a bénéficié, sur le terrain,

Dans un état sanitaire alarmant, le château de Marmande a été classé au titre des monuments historiques en 2015.



Nicolas Prouteau

Depuis 2014, un chantier de fouilles programmées est mené en juillet au château du Haut-Clairvaux, à Scorbé-Clairvaux dans la Vienne, sous la direction de Didier Delhoume (SRA Poitou-Charentes), Nicolas Prouteau (CESCM) et Patrick Bouvart (Hadès). Des étudiants de l'université de Poitiers et d'ailleurs viennent se former aux techniques de fouilles et aux méthodes de relevés.

d'un partage de savoir avec les acteurs de la restauration : architectes, sculpteurs, tailleurs de pierre, maçons, échafaudiers... Ces travaux ont permis en retour la constitution d'une documentation hors pair, parce que réalisée «le nez sur la pierre» et avant les interventions de restauration nécessairement destructrices d'indices. Une convention passée entre la DRAC Poitou-Charentes et le CESCM de Poitiers depuis 2012 permet d'ailleurs chaque année de réaliser des collaborations dans le domaine. Le site du château de Marmande à Vellèches dans le nord de la Vienne était dans un état sanitaire dangereux. À la demande de sa propriétaire, les services du Service régional de l'archéologie et des monuments historiques ont pu collaborer avec le CESCM afin d'analyser le bâti de ce site complexe et riche mais malheureusement non protégé. L'étude a permis de nourrir le dossier de classement du château au titre des monuments historiques en 2015.

UN PAYSAGE CASTRAL INCOMPLET

Exceptée la fouille d'Andone réalisée entre 1971 et 1995 par André Debord, achevée et publiée ensuite en 2009 par Luc Bourgeois, on ne connaît pratiquement rien de la résidence aristocratique en l'an Mil en Poitou et plus largement en France. Les fouilles menées à la tour de Broue (Charente-Maritime) par Éric Normand et Alain Champagne et à Talmont-Saint-Hilaire (Vendée) par Teddy Bethus et Nicolas Prouteau tentent de combler ce vide. Malgré un fort engouement pour les fortifications en terre et les mottes castrales dans les années 1980, le souffle est rapidement retombé. Des opérations préventives ont permis de mettre ça et là des mottes castrales et des enceintes fossoyées au jour (Villiers-en-Plaine, Port-Envaux, Puyrolland) mais le Haut-Poitou et les côtes de l'Aunis ne disposent pourtant toujours pas d'inventaire de fortifications de terres. Comme l'a rappelé Luc Bour-

geois, il faudrait «poursuivre les efforts sur l'étude du passage très progressif entre les résidences de l'élite carolingienne au château féodal».

La thématique de la fortification Plantagenêt et capétienne au XII^e-XIII^e siècle a été relativement bien étudiée par Marie-Pierre Baudry, Jean Mesqui et Christian Corvisier dans le grand Ouest de la France. Elle mérite cependant d'être étayée par des chantiers archéologiques plus nombreux. On s'est assez peu intéressé à la part de porosité, d'influence, et de similitude entre ces deux traditions architecturales. Les exemples de Marmande, du Haut-Clairvaux ou encore de Montreuil-Bonnin en sont la preuve. Si le Poitou tombe dans les mains de Philippe-Auguste le 10 août 1204, l'étude du terrain et des sources textuelles livre une réalité bien plus complexe dans le reste du Poitou. Le nord de la Vienne passe rapidement du côté capétien. Cependant, l'ouest et le sud du Haut-Poitou et le Bas-Poitou sont encore sous la domination Plantagenêt pendant une à trois décennies. La vision de l'ennemi «anglais» plus que Plantagenêt nous a parfois fait oublier que de nombreux chantiers ont été débutés par les uns et terminés par les autres et qu'ils ont des connexions réelles avec les châteaux et tours des îles Britanniques. Étudier le château de Gençay (Vienne) en laissant de côté les forteresses du nord du Pays de Galles et anglaises depuis la fin du XIII^e siècle jusqu'au milieu du XV^e siècle revient à tronquer la vision de ce site et plus largement de la fortification poitevine pendant la guerre de Cent Ans.

CATHÉDRALES PEINTES, CHÂTEAUX EN COULEURS ?

D'autres thématiques mériteraient aussi d'être abordées. Les études sur les relations entre château et espace forestier, entre ville, palais et fleuves manquent cruellement à l'appel. Même constat pour les édifices religieux privés comme les chapelles castrales ou prieurés castraux installés dans l'enclos des châteaux par les seigneurs et princes. La question du décor dans le monde castral devrait faire l'objet d'un programme de recherche à lui tout seul. Le château est une représentation du pouvoir, de la façon dont il se pense et dont il s'affiche. Moins biens conservés que dans les cathédrales et églises, on retrouve pourtant dans les châteaux des vestiges de peintures murales, de sculptures, d'enduits peints, de carreaux de pavage ornés et des descriptions textuelles où les broderies et boiseries peintes ne sont pas rares. Les travaux en cours de Bénédicte Fillion sur les sculptures du château du Coudray-Salbart ou l'inventaire du décor armorié dans l'architecture religieuse, civile et militaire en Vienne mené par Laurent Hablot (CESCM) et Matteo Ferrari (postdoctorant au CESCM) démontrent que des pans entiers de la connaissance des châteaux restent à explorer si on se donne la peine de pratiquer l'interdisciplinarité. ■